

Les Cahiers de Malte Laurids Brigge

RILKE, Rainer Maria, *les Cahiers de Malte Laurids Brigge*. Traduction de Maurice Betz. Paris. Le Seuil. 1966. 223 pages.

Rainer Maria Rilke (1875-1926) écrit ce texte, publié en 1929, entre 1906 et 1910. Le « je » narrateur –utilisant aussi le « tu » pour s'adresser à lui-même ou à son entourage – qui ressemble à l'auteur aux dires de ceux qui l'ont connu, est un jeune Danois, qui fait remonter de son passé souvenirs, rêves, angoisses.

Les *Cahiers* débutent à Paris où, Malte était venu exorciser l'angoisse née du fait qu'« On arrive, on trouve une existence toute prête, on n'a plus qu'à la revêtir » (16). Âgé de 28 ans, il occupe une petite chambre au 5^{ème} étage d'un hôtel du Quartier latin ; il erre dans Paris au gré de ses angoisses dont la peur de tomber malade et de finir dans une voiture le menant à l'hôpital, « petit véhicule à deux francs l'heure d'agonie » (15), tout en se laissant imprégner par ce qu'il voit, jusqu'au moment où il déclare : « J'ai fait quelque chose contre la peur. Je suis resté assis toute la nuit et j'ai écrit. » (22), même s'il pense qu'« On devrait attendre et butiner toute une vie durant, si possible une longue vie durant; et puis, enfin, très tard, peut-être saurait-on écrire les dix lignes qui seraient bonnes. Car les vers ne sont pas, comme certains croient, des sentiments (on les a toujours assez tôt), ce sont des expériences. » (25) ; Malte poursuit donc son vagabondage dans la grande ville, souffrant de sa solitude, déplorant sa pauvreté, fréquentant les musées (Cluny, Le Louvre), sans cesser de mener une réflexion sur l'écriture qui lui arrache cette prière : « Seigneur, mon Dieu ! Accordez-moi la grâce de produire quelques beaux vers qui me prouvent à moi-même que je ne suis pas le dernier des hommes, que je ne suis pas inférieur à ceux que je méprise. » (53). Il s'adresse à lui-même pour conclure sur son travail, « Ton œuvre, vouée de plus en plus impatientement, de plus en plus désespérément, à découvrir parmi les choses visibles les équivalents de tes visions intérieures. »

Puis, il se tourne de davantage vers le passé, s'attardant sur la mort de son grand-père paternel qui, refusant le lit, resta dix jours sur le tapis de sa chambre, son lévrier favori faisant reposer sa patte sur sa main décharnée ; il évoque les séjours dans sa famille maternelle, ses maladies d'enfant, ses lectures, les contes que lui lisait sa mère, dont l'ultime legs est l'injonction à ne jamais cesser de désirer. Il s'attarde sur certaines personnages – un pasteur, la dame de compagnie de sa mère, un cousin – de ce monde dont il ne lui reste plus rien depuis la mort de son père, cela en alternance avec des passages sur Paris et ses habitants croisés au hasard.

La fin des *Cahiers* est se penche sur Charles VI (1368-1422) qui « n'arriva pas à réaliser sa propre existence » (196) et divers personnages de cette époque. La rupture avec les souvenirs proprement dits, est telle que, en l'absence de toute explication sur la présence du roi de France dans ces *Cahiers*, on se sent vaguement gêné, qu'on a du mal à suivre l'auteur et à refouler le sentiment d'un remplissage. Les dernières pages développent l'histoire de l'enfant prodigue dont Malte déclare : « On aura de la peine à me persuader que l'histoire de l'enfant prodigue ne soit pas la légende de celui qui ne voulait pas être aimé. » (216). Cela renvoie à la déclaration initiale sur le refus de « l'existence toute prête », la boucle est bouclée.

Ce livre de Rilke, considéré comme le premier roman moderne de langue allemande, suscite des sentiments mitigés, parmi lesquels une certaine irritation. Cependant, il est riche d'aphorismes percutants, de passages magnifiques sur des riens et de touches délicates d'une grande poésie. Et comment ne pas tout pardonner à Rilke, ne serait-ce qu'à cause de ce magasin de bouquiniste dans lequel passe « un chat qui agrandit le silence en se glissant le long des rangées de livres » (44).

Citations

« Mais le plus inoubliable, c'était encore les murs eux-mêmes. Avec quelque brutalité qu'on l'eût piétinée, on n'avait pu déloger la vie opiniâtre de ces chambres. Elle y était encore ; elle se retenait aux clous qu'on avait négligé d'enlever ; elle prenait appui sur un étroit morceau de plancher ; elle s'était blottie

sous ces encoignures où se formait encore un petit peu d'intimité. On la distinguait dans les couleurs que d'année en année elle avait changées, le bleu en vert chanci, le vert en gris, et le jaune en un blanc fatigué et rance. Mais on la retrouvait aussi aux places restées plus fraîches, derrière les glaces, les tableaux et les armoires ; car elle avait tracé leurs contours et avait laissé ses toiles d'araignées et sa poussière même dans ces réduits à présent découverts. On la retrouvait encore dans chaque écorchure, dans les ampoules que l'humidité avait soufflées au bas des tentures ; elle tremblait avec les lambeaux flottants et transpirait dans d'affreuses taches qui existaient depuis toujours. Et de ces murs, jadis bleus, verts ou jaunes, qu'encadraient les reliefs des cloisons transversales abattues, émanait l'haleine de cette vie, une haleine opiniâtre, paresseuse et épaisse, qu'aucun vent n'avait encore dissipée. Là s'attardaient les soleils de midi, les exhalaisons, les maladies, d'anciennes fumées, la sueur qui filtre sous les épaules et alourdit les vêtements. Elles étaient là, l'haleine fade des bouches, l'odeur huileuse des pieds, l'aigreur des urines, la suie qui brûle, les grises buées de pommes de terre et l'infection des graisses rancies. Elle était là, la douce et longue odeur des nourrissons négligés, l'angoisse des écoliers et la moiteur des lits de jeunes garçons pubères. Et tout ce qui montait en buée du gouffre de la rue, tout ce qui s'infiltrait du toit avec la pluie, qui ne tombe jamais pure sur les villes. » p. 46-47 (Paris en pleine transformation, ndlr)

« L'enfance aussi resterait encore à parfaire si l'on ne veut pas la considérer comme perdue à jamais. Et tandis que je comprenais comment je la perdais, je sentais en même temps que jamais je ne posséderais autre chose sur quoi je pourrais m'appuyer. » p. 142